

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 60 (1950-1951)
Heft: 7

Artikel: Chez nous, ces enfants d'ailleurs...
Autor: Vulliemin, Berthe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-558666>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chez nous, ces enfants d'ailleurs...

PAR BERTHE VULLIEMIN

Ils viennent des camps de réfugiés d'Allemagne, des régions détruites d'Angleterre, de France, d'Italie ou de Hollande, des villages décimés de Yougoslavie ou de Grèce — tous marqués par la guerre et ses néfastes conséquences: sous-alimentation, logis fétides et surpeuplés, rachitisme, menace de tuberculose. Nés, la plupart, sous les bombardements, au cours de la fuite ou de l'exil, n'ayant eu pour berceaux qu'un tas de chiffons, ou une vieille caisse à biscuits, et pour bonnes fées, la faim, la peur, le froid, le désespoir et la nervosité des aînés, ils n'ont, presque tous, connu de la vie que ses angoisses, ses ombres et ses terreurs.

Aussi leur séjour en Suisse représente-t-il pour eux la miraculeuse évasion dans la santé, l'abondance, la joie de vivre et la bonté, et tout leur petit être s'y redresse, s'y épanouit, et fleurit en chansons, en fous rires, en joues roses et en jeux merveilleux. Les frères plantes humaines de l'arrivée, si chétives, si menacées, ont solidement pris racine dans la vie. Dorénavant elles n'auront plus à redouter les bises noires et les mauvais coups du sort. Devenus «aptes», aujourd'hui, à résister, à travailler, ce seront des hommes et des femmes sains et équilibrés de demain.

«Beau-Soleil» à Gstaad, «Miralago» près de Brissago, et «Fragola» à Orselina, sur Locarno, des Alpes bernoises au Lac Majeur, les préventoriums clairs et accueillants de la Croix-Rouge suisse sont les remarquables instruments de cette transformation.

Quand souffle la bonté...

Beau-Soleil, Fragola, Miralago, l'un encore dans les neiges et les premiers crocus, les deux autres dans les rhododendrons, les azalées et les glycines en fleurs, dans les trois préventoriums s'ébat tout un petit monde exubérant, plein de joie de vivre et d'esprit d'aventure. Quatre mois de cure, de soins, de discipline et de saine nourriture ont suffi pour opérer le miracle.

«Moi, j'ai pris quatre kilos, me confie Liselotte, au nez retroussé couvert de taches de rousseur.

— Peuh! Quatre kilos, ce n'est rien, commente Gerhard, tout rose et rond dans sa salopette bleue. Moi j'en ai pris six! Regardez, je ne peux presque plus fermer ma ceinture!»

Les teints sont frais, bronzés par le grand air et le soleil, les joues pleines, les muscles fermes, les regards brillants.

«On ne peut plus les tenir!» avoue la Sœur directrice, avec un bon sourire. «Le dernier mois, c'est toujours comme ça. Aussi, est-ce peut-être la première fois de leur pauvre petite vie qu'ils se sentent vraiment bien dans leur peau. Plus de maladies, de faiblesse, de frissons, de faim... Regardez-les jouer, entendez-les rire et chanter! Ne sont-ce pas de vrais petits lurons, insouciantes et heureux?»

Dans les trois maisons que j'ai visitées, les Sœurs directrices, si différentes d'apparence, de caractère, se ressemblent cependant profondément par le même amour, compréhensif et tendre, qu'elles portent aux petits, par l'affection, le respect, la confiance qu'elles ont su éveiller en eux. Et chacune d'elles a su s'entourer d'aides de premier ordre, infirmières, monitrices, jardinières d'enfants. Aussi, chacun de ces homes forme-t-il une vraie grande famille où les trente ou soixante petits qui, de quatre en quatre mois, s'y succèdent trouvent la chaude atmosphère morale et la calme discipline dont ils ont besoin pour que la cure physique à laquelle ils sont soumis porte ses meilleurs fruits, et qu'en même temps se fortifie et s'épanouisse leur petit être psychique, si souvent retardé ou meurtri par les conditions navrantes où ils sont nés et se sont développés.



«I like to stay in Switzerland!» dit la petite Anglaise...

A Fragola, ces enfants des sombres Midlands...

Deux bras frêles se nouent autour de mon cou, une joue se presse contre la mienne, si tendre... C'est Collins, le benjamin des trente petits Anglais accueillis à Fragola. Six ans à peine, pas plus lourd qu'une plume; des yeux graves et doux. Je l'ai trouvé à genoux, dans un coin de la cuisine, près de la corbeille où somnolent un chat et un chien. Il les caresse d'une main légère. Geste lent, presque rituel, chargé de sens, de nostalgie.

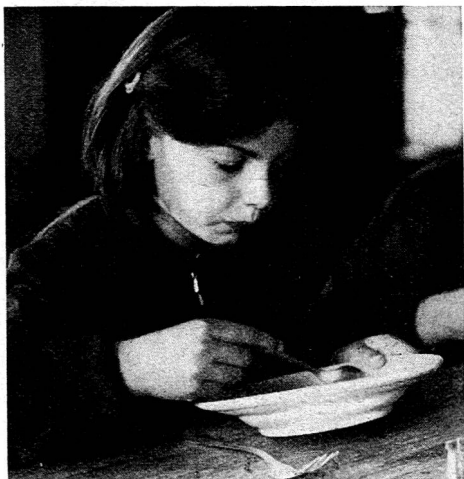
«Ils aiment bien jouer avec moi, quand ils ne dorment pas», me confie-t-il à l'oreille, comme un précieux secret, tandis qu'un sourire illumine son mince visage.

Autour de nous, les jeunes bonnes tessinoises, si avenantes dans leur uniforme bleu, préparent le repas du soir: chocolat crémeux, pommes de terre, tartines de beurre et de confiture. Par la fenêtre entre le parfum des muguet et des giroflées épanouis dans le jardin. Un dernier rayon de soleil fait rutiler les fraîches frondaisons. L'air est vivifiant, léger.

Puis c'est le goûter, dans la grande salle à manger, dont les larges baies vitrées dominent un paysage de féerie: pentes verdoyantes, cascades d'azalées et de rhododendrons en fleurs, et, tout en bas, déjà dans l'ombre, la silhouette de Locarno, au bord de son lac, où se reflètent les premiers feux du soir.

Autour des longues tables, les enfants — dos droits, mains propres, cheveux lissés, joues pleines et dorées comme des abricots — baissent les yeux vers leur assiette pendant qu'un des aînés dit les grâces en anglais. Puis, à belles dents, ils s'attaquent aux tartines. Têtes blondes bouclées, têtes brunes, têtes rousses, fins profils, plongés dans les bols fumants, vrais petits anges au réfectoire.

La plupart viennent des sombres Midlands — milieux d'artisans ou d'ouvriers presque toujours, familles nombreuses, logis exigus, sous-



alimentation, le père ou la mère malade, tuberculeux. Les tensions, les chocs de la guerre, le «blitz», le rationnement se sont répercutés sur les nerfs et la santé de ces enfants.

«Ils sont captivants, mais difficiles, nous dit la Sœur directrice. L'obéissance leur est étrangère; par contre, ils ont un code d'honneur à eux auquel, pour rien au monde, ils ne sauraient faillir. Fiers, individualistes, ils ont pourtant le sens de l'équipe et de la solidarité. De vraies petites personnalités, la plupart d'une extrême sensibilité, mais qu'ils cachent sous une feinte indifférence... Maintenant qu'ils ont pris des forces et gagné plusieurs kilos, on ne peut plus les tenir...!»

Cependant la nuit est tombée et les petits «anges», après avoir chanté et dansé avec une merveilleuse exubérance, sont montés se coucher. De là-haut, parviennent des rires joyeux, des cris d'animaux, le bruit de petits pas se poursuivant le long des couloirs et à travers les chambres. Puis, c'est le silence.

Dans la pénombre des dortoirs, sur l'oreiller blanc, têtes brunes, têtes rousses, têtes blondes semblent dormir, les joues roses, les yeux clos. Oui, de vrais petits anges. Mais, à travers les cils baissés, des prunelles rieuses nous épient. Furtivement, une main potelée ou frêle sort des couvertures et nous attrape au passage: «Kiss me good night, please!» murmure en cockney une voix de vrai petit enfant...

Jeux d'enfants à Miralago...

Là en bas, sur la grève, au bord de l'eau, ils prennent leurs ébats. A travers les jeunes frondaisons je les aperçois, petits hommes en salopettes bleues et vestes brunes de training, si exubérants, si absorbés par leurs jeux que plus rien d'autre n'existe pour eux. Leurs voix argentines montent jusqu'à moi.

«Moi, je suis le chef!» crie Alain à la frimousse éveillée et aux boucles rebelles.

— Non, c'est moi! Le chef, s'est celui qui commande! réplique avec autorité Daniel, son aîné de deux ans. Allez, les gars, lancez les bombes! Lancez les bombes!»

Une pluie de galets, jetés par de vigoureuses petites mains, s'abat sur un rocher qui émerge de l'eau — le château ennemi — ou s'en va ricocher au loin sur la surface polie du lac.

«Chat qui rit! Chat qui pleure!» chantent des voix de petites filles.

Là-haut, sur la terrasse de son jardin étagé, adossée à son bois de pins, parée de glycines en fleurs, émergeant de buissons d'azalées roses, corail et pourpre, le home de Miralago dresse sa double façade blanche.

Les soixante petits pré-tuberculeux hébergés à Miralago — trente venus de France (région du Nord, familles nombreuses, logis insuffisants, père souvent chômeur, mutilé ou décédé) et trente des camps de réfugiés d'Allemagne (conditions plus lamentables encore) — sont répartis en quatre groupes.

Petits Allemands, petits Français, si dissemblables de tempérament et pourtant si bons camarades! Voici Siegfried, cinq ans, tout rose et rond, avec ses yeux de porcelaine bleue et ses cheveux de lin, installé sur les genoux de

Ginette, huit ans, au visage ambré et fin de madone: «Je lui ai appris à compter jusqu'à dix en français, me dit-elle, très fière et maternelle. Et lui, il m'apprend en allemand. Mais je crois qu'il ne sait pas encore très bien.. Je ne comprends pas quand il parle...»

Mais, là-bas, dans les logis sombres et surpeuplés...

Ainsi, à «Beau-Soleil», à «Fragola», à «Miralago», ils renaissent à la vie, à la santé, à l'amitié. Petites épaves humaines du grand naufrage de la guerre, condamnés à végéter misérablement puis à sombrer dans la tuberculose, si grâce à ses parrains le Secours aux enfants de la Croix-Rouge suisse n'avait pu intervenir. Demain, ils rentreront chez eux, avec leur trousseau d'habits neufs, leurs bonnes joues hâlées, pétulants, joyeux, méconnaissables, les yeux encore pleins de beaux paysages et leur cœur d'amitié.

Mais, là-bas, dans les logis sombres et surpeuplés, combien en reste-t-il encore, pour qui quatre mois de grand air, de saine nourriture et de soins attentifs représenteraient le salut...



Au préventorium des Alpes, au Beatenberg, d'autres enfants, petits Anglais, petits Romains, jouent de grand cœur.